

16 Société & Culture

«Le combat n'est pas terminé»

ABUS SEXUELS Cofondatrice du Groupe Sapec, l'association de soutien aux victimes de violences dans l'Eglise, Marie-Jo Aeby tire sa révérence. Durant quatorze ans, elle a œuvré sans relâche pour que les personnes agressées soient enfin écoutées

PROPOS RECUEILLIS PAR GRÉGOIRE BAUR ET AGATHE SEPPEY
X @GregBaur X @AgatheSeppey

Marie-Jo Aeby vit pour la musique. C'est elle qui lui permet de maintenir le cap. Alors quand elle n'a plus assez de temps pour en jouer, elle sait que quelque chose doit changer. C'est ce vide, entre autres, qui l'a poussée à quitter le comité du Groupe Sapec, qui apporte un soutien aux personnes abusées dans une relation d'autorité religieuse et qu'elle a coécrite en décembre 2010. Après près de quatorze années de combat, elle estime avoir fait ce qu'elle pouvait faire. Et que le temps était venu de passer la main.

Si vous aviez un mot pour décrire cet engagement au sein du Groupe Sapec, quel serait-il ? C'est beaucoup de bonheur. Le bonheur de me rendre compte qu'on a fait avancer les choses. On prend enfin les victimes au sérieux. J'ai vu de nombreuses personnes qui nous ont contactés se relever. Ce qui me frappe toujours, c'est la qualité de la relation de pair à pair qui se crée avec les personnes qui nous contactent. Pour elles, rencontrer quelqu'un qui a vécu quelque chose de semblable, c'est unique. Nous ne sommes pas thérapeutes, mais nous écoutons des personnes qui, comme nous, ont été abusées et nous les accompagnons un bout dans le chemin qu'elles veulent faire.

«L'Eglise est une institution qui est une zone de non-droit pour les fidèles»

Etant vous-même victime, écouter ces personnes ne remplit-il pas un seuil déjà bien plein ? Durant toute ma vie professionnelle d'assistante sociale, j'ai accompagné des familles maltraitantes et des enfants maltraités. J'ai donc appris à gérer ces témoignages et à prendre de la distance. Il n'empêche que certaines histoires entendues au Groupe Sapec m'ont empêché de dormir. Notamment dans celle d'un homme qui me racontait comment lui et son frère avaient été placés étant petits dans une maison tenue par des religieuses, qui n'hésitaient pas à les mettre dans la machine à essorer; ou encore récemment, cette dame qui a expliqué comment, à l'âge de 10 ans, elle a été violée par le curé de sa paroisse. Cela participe aussi à la fatigue que je ressens.

Etude historique de l'Université de Zurich, révélations dans la presse:

les violences sexuelles dans l'Eglise ont été au cœur de l'actualité ces derniers mois en Suisse. L'Eglise semble avoir pris conscience de leur ampleur. Est-ce que cela signifie qu'il n'y a plus besoin de se battre ? Non (rires). Le combat n'est pas terminé, mais il évolue. Aujourd'hui, on est considéré comme un interlocuteur valable aux yeux de l'Eglise, ce qui n'a pas toujours été le cas. Lors des premières années, quand on écrivait aux différents évêchés, on ne recevait même pas de réponse. Quand on demandait un rendez-vous, on ne l'obtenait pas ou alors uniquement des mois plus tard. Être aujourd'hui reconnu, ça change la donne.

Qu'est-ce qui a fait office de déclic ? Il s'est fait en plusieurs temps et grâce à plusieurs personnes. Martin Werlen, l'ancien abbé du couvent d'Einsiedeln, psychologue de formation, a été le premier à prendre conscience de la réalité des abus au sein de l'Eglise. Ensuite, Mgr Charles Morerod (évêque du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg), qui a été réellement à notre écoute, a compris qu'il fallait donner la parole aux victimes, car ce sont ces dernières qui savent parler le mieux de ce qu'elles ont vécu. Enfin, la publication, en septembre dernier, de l'étude historique de l'Université de Zurich a permis une prise de conscience généralisée. Nous demandions un tel travail depuis de nombreuses années et nous avons dû attendre près de douze ans pour que l'Eglise se décide enfin à le faire.

Comment avez-vous vécu la publication de cette étude ? Quand j'ai lu le rapport, j'ai pleuré, mais c'était des larmes de joie. J'ai été extrêmement touchée de lire que des historiens disaient ce que l'on ne cessait de répéter depuis de longues années. Cette étude nous donnait une caution. A partir de ce moment-là, l'attitude de l'Eglise a changé.

Cette étude est-elle synonyme d'un «point de non-retour» en ce qui concerne les violences au sein de l'Eglise ? Absolument. Je pense que l'étude souligne le côté systémique de ce qui est arrivé, en mettant en lumière le contexte dans lequel cette quantité énorme d'abus a pu avoir lieu. Grâce à elle, la honte a changé de camp. Depuis la publication de cette étude, nous avons eu une kyrielle de demandes. Beaucoup de gens sont sortis du silence. Dans les quinze jours qui ont suivi sa parution, nous avons reçu plus de demandes que nous en recevons habituellement en une année.

Est-ce que cela démontre que la société mais aussi l'Eglise sont



Marie-Jo Aeby a été agressée à l'âge de 15 ans par un homme officiant à l'Eglise catholique. Un souvenir douloureux qui l'a conduite, avec le psychologue Jacques Nuoffer, à cofonder de soutenir les personnes abusées dans une relation d'autorité religieuse. (DANS LES ENVIRONS DE FEY (VD), 29 MARS 2024 / THIERRY PORCHET POUR LE TEMPS)

mûres pour prendre conscience du côté systémique des violences sexuelles dans le milieu ecclésial ? Certaines personnes oui, mais pas tout le monde. Au sein de l'Eglise, il y a autant, si ce n'est plus, de gens qui freinent que de gens qui veulent vraiment faire la lumière.

Certains prélats se demandent ce qui leur tombe sur la tête et se soucient du fait qu'en plus de gens vont quitter l'institution. Ils préfèrent se dire : «On est dans une tradition, il faut tenir bon, ça va passer.»

Que faudrait-il pour que l'Eglise dans son ensemble accepte cette réalité ? L'Eglise est une institution qui est une zone de non-droit pour les fidèles. Ces derniers n'ont pas appris à donner leur avis. Ils ont appris l'obéissance depuis tout petit. Dans le contexte ecclésial, ils ne se comportent donc pas comme des citoyens,

mais ne font qu'obéir. Il faut sortir de ce schéma. Je connais certaines personnes qui ont envie de se battre pour que les choses changent, mais malheureusement elles ne sont pas nombreuses et ne sont pas écoutées.

Si les cas révélés sont souvent anciens, on imagine que les violences sexuelles en milieu ecclésial n'ont pas disparu aujourd'hui... Certainement, mais on ne le saura que dans plusieurs décennies. Dans la plupart des cas, les victimes mettent des années à parler, parce que dans un premier temps elles se protègent, en posant cela au fond d'un tiroir. Mais après un certain temps, ça refait surface. Pour moi, ce fut lors de l'accusation de mon premier enfant, à 26 ans. Demeure cette question: pourquoi en parler ouvertement ? Personnellement, je l'ai fait pour que ces violences cessent. Ce n'est que bien plus tard que je me suis

rendu compte que prendre la parole participait aussi à ma réparation personnelle.

Le contexte social d'aujourd'hui protège-t-il davantage les enfants ? Je pense, oui. Ils sont beaucoup plus écoutés par leurs parents et on les croit. Dans les écoles, ils ont des cours d'éducation sexuelle et apprennent à dire non. L'autorité de l'adulte sur l'enfant n'est donc plus la même. Or, les adultes qui sont sur le point de passer à l'acte, s'ils font face à un enfant plus affirmé, ne le feront pas. C'est quand l'enfant est particulièrement vulnérable qu'ils sentent qu'ils vont pouvoir passer à l'acte et obtenir, en plus, son secret.

Que peut faire l'Eglise pour éviter que certains de ses clercs n'agressent des enfants ? Un travail de l'Université de Zurich, en collaboration avec la Clinique psychiatrique

«Si j'avais eu un geste, si je l'avais giflé, il n'aurait pas abusé de moi. Et je n'ai pas osé le faire parce que j'étais sidérée»

universitaire de Zurich, met en évidence que, chez les prêtres ou les laïcs qui ont commis des abus et qui sont capables de faire un chemin thérapeutique, le contexte qui explique le passage à l'acte est fait de très grande solitude affective, de très grande frustration et de dépression. Il est nécessaire de prendre cela en compte dans la réponse à apporter.

Si pour certains, le célibat peut être quelque chose de magnifique

Le Groupe Sapec en quête urgente de relèvements

SOUTIEN Jacques Nuoffer, cofondateur de l'association, quittera ses fonctions à la fin de l'année et lance un appel pour que l'aide aux victimes puisse perdurer

«Urgent: le comité a besoin de relèvements». Le message saute aux yeux de quiconque se connecte sur le site internet du Groupe Sapec et a le mérite d'être clair. L'avenir de l'association de soutien aux personnes abusées dans une relation d'autorité religieuse est suspendu à l'engagement de nouvelles personnes motivées à reprendre le flambeau. Les cofondateurs du groupe Marie-Jo Aeby et Jacques Nuoffer ont quitté ou quitteront leurs fonctions, respectivement en mars et en décembre prochain.

Cela fait bientôt quatorze ans que Jacques Nuoffer, psychologue de métier, accueille la parole des victimes de violences dans l'Eglise, anime les activités du comité, répond aux journalistes, prépare des conférences, discute avec des institutions concernées, peaufine des procès-verbaux de séances. «J'ai investi bénévolement l'équivalent d'un mi-temps depuis 2010», précise-t-il. Gagné

par la fatigue et une certaine lassitude, le Fribourgeois bientôt octogénaire, lui-même victime d'abus par un clerc, décide de vivre sa retraite à la suite d'un chemin intense.

Créé en 2010 «dans la colère» et l'urgence de venir en aide aux victimes de clercs catholiques, le Groupe Sapec a d'abord fait face à une institution religieuse «dans laquelle 99% des prélats avaient choisi de rester sourds ou mentaient», se souvient le président. Le groupe travaillera sans relâche pour la reconnaissance des violences sexuelles en contexte ecclésial et pour la création d'une Commission indépendante et neutre d'écoute, de conciliation, d'arbitrage et de réparation en faveur des victimes: la Cccar.

Délicate position d'intermédiaire

Cette année 2024 est donc cruciale pour le Groupe Sapec: «Soit on trouve des personnes pour assurer la relève du comité, soit on dissout l'association», résume Jacques Nuoffer. A l'heure où le thème des violences sexuelles dans l'Eglise a explosé en Suisse, l'engagement dans une telle association

s'annonce évidemment conséquent. L'actuel président rêverait de voir les rênes reprises par des personnes qui ont bénéficié du soutien du Groupe Sapec ou par des membres de leur entourage. «Il faudra continuer de développer ce rôle d'intermédiaires entre les personnes victimes et l'Eglise, dans une posture où l'on collabore avec cette dernière notamment pour avoir des informations, où elle nous fait confiance, mais sans que cette proximité soit trop grande ni perçue comme un manque d'indépendance de notre part.»

Jacques Nuoffer estime que la dimension multireligieuse pourrait aussi s'imposer aux combats du Groupe Sapec de demain, les violences sexuelles étant un triste dénominateur commun à nombre de groupes confessionnels. Si l'association perdure, il continuera à y mettre son énergie en tant que membre, tout comme son ex-collègue Marie-Jo Aeby, restée active en soutien aux victimes au sein de l'Eglise protestante. «Il y aura toujours des personnes qui doivent sortir du silence et qui auront besoin d'un espace neutre où des gens sont disponibles.» — G. B. ET A. S.Y



en 2010 le Groupe Sapeç, qui a pour mission

MAIS ENCORE

«Grey's Anatomy», record battu. Fraîchement renouvelée pour une 21e saison, un record pour une série médicale, «Grey's Anatomy» a «trop de succès» pour s'arrêter, estime un des ses anciens acteurs, Giacomo Gianniotti, de passage au festival Canneseries. Le comédien italo-canadien a incarné le Dr Andrew DeLuca pendant six saisons, de 2015 à 2021, jusqu'à la fin tragique de son personnage. (AFP)

à vivre, cela ne peut durer toute une vie et être obligatoire. L'être humain n'est pas fait pour rester tout seul. L'Eglise doit donc considérer la vie de couple comme une solution, car elle apporte une aide et un soutien.

Aujourd'hui, que diriez-vous à la jeune fille de 15 ans que vous étiez lorsque vous avez été abusée? «Arrête de t'en vouloir de ne pas avoir su lui flanquer une baffes. J'ai été habitée par la culpabilité très longtemps, parce qu'à 15 ans, physiquement, je n'étais pas une petite fille. Si j'avais eu un geste, si je l'avais giflé, il n'aurait pas abusé de moi. Et je n'ai pas osé le faire parce que j'étais sidérée.

Cette culpabilité, vous la ressentez encore aujourd'hui? Non. Ce n'est pas quelque chose qui continue de me hanter, j'ai pratiquement tourné la page. Mais, lorsque j'entends un témoignage qui me rappelle ma propre histoire, des petites choses me reviennent, notamment l'odeur. Cette odeur-là, je ne l'oublierai jamais. Et je n'ai aucun pouvoir là-dessus.

Est-ce que vous croyez encore en Dieu? Je ne sais pas. J'ai vécu toute mon enfance et mon adolescence imprégnée par la tradition de l'Eglise, qui fait partie de mon ADN. Il y a 15 ans, lorsque je souhaitais quitter l'Eglise catholique, je n'ai finalement pas franchi le pas, ne souhaitant pas renier mon baptême. Mais je ne peux pas me reconnaître dans cette Eglise qui abuse tant de son pouvoir et qui ne donne pas de place aux droits humains à l'intérieur de ses structures alors qu'elle les promeut à l'extérieur. Je suis donc en dehors de cette Eglise, tout en étant consciente que cette longue tradition a des choses merveilleuses à transmettre. C'est dommage que l'Eglise catholique se trouve dans cet état, car elle possède un trésor qui n'arrive plus à transmettre. Mais ça reste un trésor. ■

Le Musée d'art et d'histoire de Genève explore un siècle de peintures françaises

ARTS Aidé par l'Université de Genève, le musée du bout du lac a sorti de ses réserves des toiles du XIXe siècle. Résultats : un catalogue raisonné et une exposition qui raconte à la fois les passions genevoises et les révolutions picturales de l'époque

ÉLÉONORE SULSER
@eleonoresulser

Prendre son temps, regarder, découvrir, apprendre, comprendre, admirer. C'est ce que propose *De bleu, de blanc, de rouge*, une exposition aux couleurs de la France mais aussi de Genève, puisque c'est de la France à Genève qu'il s'agit; celle des peintres français du XIXe que des Genevois ont collectionnés, achetés, aimés, et qu'on peut voir ou revoir aujourd'hui au Musée d'art et d'histoire.

Au MAH, le XIXe siècle français est riche et dure longtemps. «Pour nous, le siècle finit à la Première Guerre mondiale, précise Frédéric Elsig, professeur ordinaire d'histoire de l'art et de muséologie à l'Université de Genève. Nous avons fixé 1918, comme frontière pour le changement de goût». Pour explorer ce siècle de peinture française dans les réserves du musée genevois, il a fallu du temps et beaucoup de monde: «Nous avons organisé des séminaires dans l'atelier de Victor Lopes, conservateur et restaurateur en peinture du MAH, afin d'étudier les œuvres dans leur matérialité», continue le professeur.

Bouquet impressionniste

Identifier, classer, rattacher, documenter, expliquer, restaurer et remettre en lumière ce corpus tiré des réserves du MAH – 212 œuvres au bout du compte réunies dans un catalogue raisonné – est le fruit de trois ans de travail et d'une collaboration étroite entre le musée et l'université, qui a rassemblé des dizaines de chercheurs et d'étudiants en histoire de l'art.

L'exposition n'est pas très étendue, mais elle est dense, témoin de la profondeur du travail académique. Et surtout, elle offre à celles et ceux qui la visitent toute une série de parcours parallèles. On peut, tout simplement, suivre sa curiosité et se lancer dans la découverte de chefs-d'œuvre inconnus, en admirant par exemple ces fantomatiques et audacieuses *Jeunes filles regardant un poisson* d'Eugène Carrière (1849-1906), en continuant vers ce caravagesque *Marchand de poisson*, signé Théodule Ribot (1823-1891) en

s'arrêtant sur ce rugueux et puissant *Cimentier*, vu par Alfred Roll (1846-1919) puis en admirant *La Femme à la gerbe de fleurs* ainsi qu'*Helena, dite La Nécromancienne*, deux portraits pleins de sensualité, imaginés par Ferdinand Humbert (1842-1934).

S'offrent aussi des œuvres d'artistes célèbres avec *L'Homme au nez cassé* d'Auguste Rodin, *La Nympho couchée à la campagne* de Camille Corot (1796-1875) ou *Un soir Ville-d'Avray*, du même artiste – qui fut le héros et le modèle des peintres de paysages du XIXe genevois. Plus loin, voici un «mur» consacré aux impressionnistes – arrivés très tard dans les collections genevoises, précise Frédéric Elsig. On y voit ce *Coin de bassin aux nymphéas* peint en 1918 par Claude Monet, cette *Vue d'Awers avec champ de blé* (1890) de Vincent van Gogh ou ces merveilleuses *Pivoines* (vers 1880) de Pierre Auguste Renoir. Dans la dernière salle, trônent deux autres Van Gogh, désormais restaurés: *Bouquet de fleurs dans un vase bleu* et *Harengs et oignons* (1887) – dont la touche et la palette retrouvées semblent bien être celles du peintre hollandais.

L'exposition raconte ainsi plusieurs histoires, dont celles – à travers des portraits sculptés ou peints – des collectionneurs genevois, Jean-Gabriel Eynard qui construisit le Palais du même nom), Gustave Revilliod, fondateur de l'Ariana ou encore Walther Fol, moins connu, un ingénieur, installé en Italie et épris de voyage en Orient. Le souvenir du Musée Rath né en 1826, premier musée des beaux-arts de Suisse, ancêtre du MAH qui n'ouvrira qu'en 1910, apparaît aussi, ainsi que les coups de cœur et les emballements, les réticences des artistes et de conservateurs genevois à l'égard de certains peintres français.

Chambre claire

Enfin, tout comme les étudiants de l'Université de Genève, le public est invité à se pencher à son tour sur la «matérialité» des œuvres qu'il découvre en prenant la mesure des révolutions techniques du XIXe. Les instruments du peintre trônent dans une sorte d'atelier reconstitué. On passe du mélange des pigments aux tubes de peinture, du meuble de peintre au chevalet que l'on dispose

en plein air, sous un parasol. Alors que la figuration triomphante lance ses derniers feux avant les audaces formelles du XXe siècle, se dévoile un de ses secrets: la chambre claire ou *camera lucida*. Un instrument d'optique, breveté en 1806, qui permet de projeter une image sur le papier, afin d'en tracer très précisément les contours. On peut tester!

Ainsi, au terme de *De bleu, de blanc, de rouge*, on aura non seulement redécouvert la peinture française du XIXe siècle, mais aussi plongé dans les réserves et les ateliers de restauration du MAH, acquis de nouvelles connaissances en histoire de l'art, suivi des collectionneurs dans leurs périples, remonté le temps des musées genevois et enfin accompagné des peintres dans leurs quêtes du réel et des symboles, de la vie et de la lumière. ■

De bleu, de blanc, de rouge. Les peintures françaises du XIXe siècle du MAH. Musée d'art et d'histoire de Genève, jusqu'au 18 août.

«De bleu, de blanc, de rouge. Catalogue des peintures françaises du XIXe siècle (1800-1918)», Silvana Editoriale, 544 p.



Constant Troyon (1810-1865), «Bord de prairie», vers 1850-1860. Ce tableau, lié à l'école de Barbizon, a été restauré (retrait de vernis et réintégration) à l'occasion de l'exposition «De bleu, de blanc, de rouge». (MAH, PHOTO: B. JACOT-DESCOMBES/PRO LITTERIS)

EN BREF

Le «matrimoine musical» européen célébré à Marseille

Longtemps ignorées et invisibilisées, les compositrices de musique ancienne ou actuelle de cinq pays sont mises en lumière jusqu'au 13 avril à Marseille, à l'enseigne de «Musical Bounce Back» («Rebond musical»), un événement conçu par la pianiste Nathalie Nègre et sa compagnie Piano and Co. Grâce à un projet Erasmus + cofinancé par l'Union européenne, Piano and Co s'est rendu dans cinq pays – Portugal, Chypre, Grèce et Arménie, en plus de la France – pour rechercher ce «matrimoine musical» et travailler avec de jeunes musiciennes et musiciens à établir un kit pédagogique pour que les femmes soient davantage reconnues dans la musique. AFP

Le monde du cirque pleure Alexis Gruss

Figure du cirque équestre, Alexis Gruss est décédé samedi dernier à 79 ans, des suites d'un malaise cardiaque. «La vraie transmission, c'est le geste, beaucoup plus que la parole ou l'écriture», confiait-il au journal *Le Monde*. «Ma famille retransmet ce geste à travers trois grandes disciplines équestres: le travail de haute école, l'acrobatie à cheval et le travail en liberté». Sa compagnie avait célébré récemment 50 ans de créations à Paris. AFP

La Comédie de Genève et La Ribot à Avignon

SCÈNES Plusieurs compagnies suisses sont à l'affiche du festival qui se tiendra du 29 juin au 21 juillet. A la tête du théâtre genevois, Séverine Chavrier présentera sa nouvelle création, tandis que pour la chorégraphie, il s'agira d'un baptême du feu

ATS

Cet été, plusieurs compagnies suisses vont faire le déplacement au Festival d'Avignon. A la tête de la Comédie de Genève, Séverine Chavrier présente sa nouvelle création *Absalon, Absalon!* du 29 juin au 7 juillet à la Fabrica. Dans ce spectacle épique à plusieurs voix, librement adapté d'un roman de William Faulkner, il y a un avant et un après la guerre de Sécession pour une famille dont la dynastie s'effondre.

La Ribot, chorégraphe espagnole installée de longue date en Suisse romande, présente quant à elle *Juana fiction* avec Asier Puga du 3 au 7 juillet au cloître des Célestins. Invitée pour la première fois

au festival, La Ribot revisite la figure de la reine Jeanne Ire de Castille – laissée dans l'ombre d'un siècle d'or espagnol en pleine expansion – en collaboration avec le chef d'orchestre Asier Puga.

Ode à la langue de Cervantes

Du côté de cette 8e Sélection suisse en Avignon (SCH), cinq spectacles et une lecture ont été choisis. Esther Welger-Barboza, directrice de la SCH, a retenu cinq propositions venant de Suisse romande et une de Suisse alémanique. Autre création suisse, «Avignon, une école» sera présentée par la metteuse en scène Fanny de Chaillé avec les étudiants et étudiants de La Manufacture-Haute Ecole des arts de la scène de Lausanne. Quinze jeunes comédiens et comédiennes traversent l'histoire du Festival d'Avignon pour raconter leur propre histoire.

Cette édition du Festival d'Avignon, qui se tient du 29 juin au 21 juillet, fera la part belle à la langue espagnole et sera marquée par la venue sur scène de femmes ukrainiennes et biélorusses. ■